

BENJAMIN FRANKLIN.

A MADAME HELVÉTIUS.

Chagriné de votre résolution barbare, prononcée si positivement hier au soir, de rester seule pendant la vie en honneur de votre cher mari, je me retirai chez moi, tombai sur mon lit, me crûs mort, et je me trouvai dans les Champs-Élysées.

On me demanda si j'avais envie de voir quelques personnages particuliers. « Menez-moi chez les philosophes. — Il y en a deux qui demeurent ici près dans ce jardin ; ils sont de très-bons voisins, et très-amis l'un de l'autre. — Qui sont-ils ? — Socrate et Helvétius. — Je les estime prodigieusement tous les deux ; mais faites-moi voir premièrement Helvétius, parce que j'entends un peu de français et pas un mot de grec. » Il m'a reçu avec beaucoup de courtoisie, m'ayant connu, disait-il, de réputation, il y avait quelque temps. Il me demanda mille choses sur la guerre, et sur l'état présent de la religion, de la liberté, et du gouvernement en France. « Vous ne demandez donc rien, lui dis-je, de votre chère amie Mme Helvétius ; et cependant elle vous aime encore excessivement, et il n'y a qu'une heure que j'étais chez elle. — Ah ! dit-il, vous me faites ressouvenir de mon ancienne félicité. Mais il faut l'oublier pour être heureux ici. Pendant plusieurs des premières années, je n'ai pensé qu'à elle. Enfin, je suis consolé. J'ai pris une autre femme, la plus semblable à elle que j'ai pu trouver. Elle n'est pas, il est vrai, tout à fait si belle, mais elle a autant de bon sens, beaucoup d'esprit, et elle m'aime infiniment ; son étude continuelle est de me plaire, et elle est sortie actuellement chercher le meilleur nectar et ambrosie pour me régaler ce soir ; restez avec moi et vous la verrez. — J'aperçois, dis-je, que votre ancienne amie est

plus fidèle que vous ; car plusieurs bons partis lui ont été offerts qu'elle a refusés tous. Je vous confesse que je l'ai aimée, moi, à la folie ; mais elle était dure à mon égard, et m'a rejeté absolument pour l'amour de vous. — Je vous plains, dit-il, de votre malheur ; car vraiment c'est une belle et bonne femme, et bien aimable. Mais l'abbé de la Roche, et l'abbé Morellet, ne sont-ils pas encore quelquefois chez elle ? — Oui, assurément ; car elle n'a pas perdu un seul de vos amis. — Si vous aviez l'abbé Morellet (avec du bon café à la crème) à parler pour vous, vous auriez peut-être réussi ; car il est raisonneur, subtil comme Duns Scotus ou saint Thomas ; il met ses arguments en si bon ordre qu'ils deviennent presque irrésistibles. Et si l'abbé de la Roche avait été gagné (par quelque belle édition d'un vieux classique) à parler contre vous, cela aurait été mieux ; car j'ai toujours observé, que quand il lui conseilla quelque chose, elle avait un penchant très-fort à faire le revers. » A ces mots entra la nouvelle Mme Helvétius avec le nectar ; à l'instant, je l'ai reconnue pour être Mme Franklin, mon ancienne amie américaine. Je l'ai réclamée, mais elle me dit froidement : « J'ai été votre bonne femme quarante-neuf années et quatre mois, presque un demi-siècle ; soyez content de cela. J'ai formé ici une nouvelle connexion, qui durera à l'éternité. »

Indigné de ce refus de mon Eurydice, je pris de suite la résolution de quitter ces ombres ingrates, et revenir en ce bon monde, revoir le soleil et vous. Me voici ! — Vengeons-nous !

FRÉDÉRIC LE GRAND.

LETTRE AU MARÉCHAL DE SAXE.

Monsieur le maréchal, la lettre que vous me faites le plaisir de m'écrire m'a été très-agréable ; je crois qu'elle peut servir d'instruction pour tout homme qui se charge de la conduite d'une armée.

Vous donnez des préceptes que vous soutenez par vos exemples, et je puis vous assurer que je n'ai pas été des derniers à applaudir aux manœuvres que vous avez faites.

Dans les premiers bouillons de la jeunesse, lorsqu'on ne suit que la vivacité d'une imagination qui n'est pas réglée par l'expérience, on sacrifie tout aux actions brillantes et aux choses singulières qui ont de l'éclat. A vingt ans Boileau estimait Voiture, à trente il lui préférait Horace.

Dans les premières années que j'ai pris le commandement de mes troupes, j'étais pour les pointes ; mais tant d'événements que j'ai vus arriver, et auxquels j'ai eu part, m'en ont désabusé. Ce sont les pointes qui m'ont fait manquer ma campagne de 1744 ; et c'est pour avoir mal assuré la position de leurs quartiers, que les Français et les Espagnols ont enfin été réduits à abandonner l'Italie.

J'ai suivi pas à pas votre campagne de Flandre, et sans que j'aie assez de présomption pour me fier à mon jugement, je crois que la critique la plus sévère ne peut y trouver prise.

Le grand art de la guerre est de prévoir tous les événements, et le grand art du général est d'avoir préparé d'avance toutes les ressources pour n'être point embarrassé de son parti, lorsque le moment est venu. Plus les troupes sont bonnes, bien composées

et bien disciplinées, moins il y a d'art à les conduire ; et comme c'est à surmonter les difficultés que s'acquiert la gloire, il est sûr que celui qui en a le plus à vaincre, doit avoir aussi une plus grande part à l'honneur. On fera toujours de Fabius un Annibal ; mais je ne crois pas qu'un Annibal soit capable de suivre la conduite d'un Fabius.

Je vous félicite de tout mon cœur sur la belle campagne que vous venez de finir. Je ne doute pas que le succès de votre campagne prochaine ne soit digne des deux précédentes. Vous préparez les événements avec trop de prudence pour que les suites ne doivent pas y répondre. Le chapitre des événements est vaste : mais la prévoyance et l'habileté peuvent corriger la fortune.

L'ABBÉ GALIANI.

L'ÉDUCATION.

(Extrait d'une lettre.)

Mon Traité d'éducation est tout fait. Je prouve que l'éducation est la même pour l'homme et pour les bêtes. Elle se réduit toute à ces deux points : Apprendre à supporter l'injustice ; apprendre à souffrir l'ennui. Que fait-on faire dans un manège à un cheval ? Le cheval fait naturellement l'amble, le trot, le galop, le pas ; mais il le fait quand bon lui semble et selon son plaisir. On lui apprend à prendre ses allures malgré lui, contre sa raison (voilà l'injustice), et à les continuer deux heures (voilà l'ennui). Ainsi, qu'on fasse apprendre ou le latin, ou le grec, ou le français à un enfant ; ce n'est pas l'utilité de la chose qui intéresse ; c'est qu'il faut qu'il s'accoutume à faire la volonté d'autrui (et à s'ennuyer), et à être battu par un être né son égal (et à souffrir). Lorsqu'il est accoutumé à cela, il est dressé, il est social ; il va dans le monde ; il respecte les magistrats, les ministres, les rois (et il ne s'en plaint pas). Il exerce les fonctions de sa charge ; il est à son bureau, ou à l'audience, ou au corps de garde, ou à l'œil-de-bœuf, il bâille, reste là, et gagne sa vie. S'il ne fait pas cela, il n'est bon à rien dans l'ordre social. Donc, l'éducation n'est que l'élaguement des talents naturels pour donner place aux devoirs sociaux. L'éducation doit amputer et élaguer les talents. Si elle ne le fait pas, vous avez le poète, l'improvisateur, le brave, le peintre, le plaisant, l'original qui amuse et meurt de faim, ne pouvant plus se placer dans aucune niche de celles qui existent dans l'ordre social. L'Anglais, la nation qui reçoit le moins d'éducation dans l'univers, est

par conséquent la plus grande, la plus embarrassante, et bientôt la plus malheureuse de toutes....

Toutes les méthodes agréables d'apprendre aux enfants les sciences sont fausses et absurdes ; car il n'est pas question d'apprendre ni la géographie, ni la géométrie. Il est question de l'accoutumer au travail, c'est-à-dire à l'ennui ; de fixer ses idées sur un objet, etc. Un enfant qui saura toutes les capitales de l'univers, n'aura pas l'habitude de se fixer sur un bilan de son revenu et de sa dépense, et Monsieur le géographe sera volé sur la terre par son maître d'hôtel, et fera banqueroute au beau milieu de ses capitales. Partez de ces théories ; développez-les : vous aurez un livre tout contraire à celui d'Émile, et qui n'en vaudra que mieux. Mais vous m'avez défendu d'être jamais mère de famille, et voilà une heure que je bavarde éducation.

GARAT.

LE PEUPLE JUIF.

Il ne pouvait assez s'étonner de ce petit peuple qui remonte à la naissance de l'univers comme son origine, et à l'Éternel comme à son premier ancêtre ; qui, après avoir vécu deux cent quinze ans autour du temple d'Héliopolis et de ses prêtres, errant dans les déserts, au sortir de l'Égypte, grave sur la pierre, et sous la dictée de Dieu même, comme lois domestiques, les principes de cette morale universelle connue des peuples barbares, et même des hordes sauvages ; qui, sur un territoire plus fertile en sable et en rocs qu'en moissons, enclavé entre de petites bourgades indépendantes et de puissantes monarchies, négocie avec Dieu seul des alliances, et vit, comme on l'a dit, des miracles ; fait de ses prières et de ses cantiques des imprécations contre tous les cultes de la terre, et de la destruction son droit de la guerre et des gens ; extermine tout ce qui est faible autour de lui ; lui-même, en un instant, de ses douze tribus en perd dix, égorgées ou dispersées on ne sait où ; et, tour à tour sous le joug et sous les pieds des nations les plus puissantes et les plus savantes, enseigne à l'univers l'unité de Dieu, ignorée ou mal exprimée dans les temples et dans les écoles les plus illustres ; sans d'autres arts que ceux du pâturage, du labourage et du courtage, dans les livres écrits comme on tient les registres d'une maison, par les seules inspirations de l'enthousiasme religieux, s'élève à tous les genres de talents et de beautés ; embrasse tous les temps comme le regard de l'Éternel, raconte l'avenir comme le passé ; déploie toutes les merveilles et toutes les grâces du génie poétique ; laisse des modèles de tout ce qu'ont de charme les douces pastorales, de tout ce qu'ont de sublime le désordre et

les révélations de l'ode ; de tout ce qu'exerce de puissance sur la nature cette épopée qui ordonne aux flots de s'ouvrir, au soleil de s'arrêter, aux morts de sortir des tombeaux et de prendre la parole ; et qui, parmi tant de prodiges, en présente un plus grand peut-être que tous les autres, dans le silence de ses lois et de ses dogmes sur l'immortalité de l'âme, connue et prêchée par tant de peuples à qui Dieu ne parla jamais, et qui ne furent jamais témoins d'une résurrection.

MADAME GEOFFRIN.

LETTRE AU BARON DE GLEICHEN.

J'ai ri, mon cher baron, en voyant le nom de l'Europe joint au mien. Qu'est-ce que je suis dans l'Europe, et à quoi tiennent mes succès près des étrangers ? à quelques médiocres diners. Vous me parlez de ma modestie, comme d'une vertu dont vous me faites un mérite. Je ne serois qu'une impertinente, si je n'étois pas ce que vous appelez modeste. Ce n'est pas modeste que je suis, mon cher baron, parce que modestie n'est modestie qu'en raison des grands avantages qu'on lui sacrifie : or, je n'ai pas la plus petite offrande à lui faire ; mais ne croyez pas que mon néant, que je reconnois vis-à-vis des autres, m'anéantisse vis-à-vis de moi : je me sens une âme élevée, de la raison et des vertus.

Je reste donc humble, mais je le suis avec dignité ; c'est-à-dire qu'en m'abaissant moi-même, je ne souffrirois pas d'être abaissée par personne.

Voilà, mon cher baron, le portrait de mon âme, très-ressemblant : celui de mon cœur seroit aussi bon à faire ; j'en laisse le soin à mes amis et amies. Adieu.

GRÉTRY.

L'INSTINCT DE L'ARTISTE ET SON OEUVRE.

On diroit que l'artiste semble craindre qu'une production simple ne soit trop belle pour des êtres corrompus, tels que sont les hommes en société. Il semble croire aussi que, dans les productions de son instinct, on ne le jugera pas assez mériter le nom d'auteur : il veut bien prendre la base de son œuvre dans la nature, d'abord parce qu'il ne peut faire autrement ; mais ensuite, pour que son ouvrage soit bien de lui, il emploie des procédés moraux, des idées factices, des incohérences presque inintelligibles, analogues à ses préjugés d'éducation ; alors il dit : « Voilà mon œuvre ! » Il est satisfait parce qu'il a tout gâté. Par les mêmes motifs d'ambition, l'artiste veut exécuter ce qu'il ne peut, briller dans le genre auquel il n'est point propre. Il réussit cependant ; car il est de toute nécessité des aigles dans chaque état ; et il faut bien qu'il en soit ainsi, puisque tous les talents sont relatifs, et que tel n'est un grand homme que parce que d'autres sont de grands sots. Mais il ne s'ensuit pas moins que le talent le plus éminent est susceptible d'une juste critique, et que la nature seule est pure comme son instinct. Les beaux-arts ne sont que des copies de la nature, et toute copie est une foible comparaison de son modèle. Nous remarquerons donc que les artistes ont une tendance passionnée à sortir du genre qui leur est propre. Nous voyons les nations enjouées, telle que la française, faire des drames bien noirs ; les Espagnols, naturellement graves, font des romans fort gais, des comédies d'où nous tirons nos situations les plus comiques.

L'atrabilaire, l'immortel Molière, devient l'auteur le plus comique. Le stoïque Anglois, le flegmatique d'Hell fait rire à chaque

mot dans ses pièces. Pierre Corneille, né bonhomme, à ce qu'on dit, devient politique sublime dans ses tragédies. Le tendre Racine n'est peut-être tel, nous dit-on, que pour fuir son penchant satirique. L'ambition d'être universel a laissé Voltaire, dans certains genres, au-dessous de plusieurs auteurs illustres qu'il eût surpassés peut-être. L'on pourroit dire encore que J. J. Rousseau, après avoir, comme tous les gens de lettres de son temps, fréquenté les cercles les plus brillants, alluma sa vaste imagination à ces feux follets, et devint le plus grand moraliste de son siècle. Il semble enfin, soit qu'il y gagne, soit qu'il y perde, soit qu'il veuille se devoir tout à lui-même; il semble, dis-je, que l'homme n'est pas content, s'il n'est le *vice versa* de son instinct. Ceci ne prouveroit-il pas que tout est factice dans les opérations de l'homme moral, et que, pour être quelque chose de réel, il faudroit qu'il fût bête comme son instinct, c'est-à-dire, sublime comme la nature? En outre, et ceci me paroît très-important pour les arts, songeons que l'imagination ne sert qu'aux objets que nous n'avons pas sous les yeux, et dont il faut se faire une image. D'où il s'ensuit que l'homme riche, fatigué de tout, ne décrira pas les délices de l'opulence : ce sera celui qui ne les possède point, mais qui les désire. Apollon lui-même ne feroit pas du char du soleil une majestueuse description : c'est dans un cachot, dit Rousseau, qu'on écrit bien pour la liberté. Est-ce l'artiste favori des riches assis au centre des voluptés qui saura les peindre? non; c'est alors que son imagination se plaira dans les cabanes, et qu'il peindra les vertus champêtres.... L'artiste doit donc désirer vivement et s'abstenir, autant qu'il peut, de tout ce qu'il veut peindre; il ne brûle plus dès qu'il possède. Désirer et jouir sont, pour l'imagination, comme mille est à un.

GRIMM.

LE DIPLOMATE.

On a, en général, des idées bien vagues du talent d'un négociateur. En quoi consiste-t-il? J'ai connu un homme, dont les talents pour la guerre n'étaient contestés de personne, qui avait l'esprit profond, pénétrant, délié et juste, qui parlait avec beaucoup de facilité, de noblesse et d'agrément. Je lui disais un jour que la paix devant durer vraisemblablement longtemps, j'étais étonné qu'il n'eût jamais songé à faire le métier de négociateur, et à se faire envoyer en ambassade. « Je me trouve, dit-il, bien inepte pour ce métier-là. J'ignore très-parfaitement le secret de persuader aux gens des choses qu'il n'est point de leur intérêt de faire. » Cet homme joignant à beaucoup d'esprit beaucoup de vérité et de candeur, croyait que ces dernières qualités étaient contraires au métier que je lui conseillais de faire. Il s'en faut bien que je sois de son sentiment. L'art des sophismes, les détours d'un esprit souple et intrigant sèment partout où il paraît les soupçons et la défiance, et il n'y a point de succès pour un négociateur sans la confiance de ceux à qui il a affaire. Rien n'est surtout si maladroit que d'avoir l'air adroit et fin. Les gens les plus bornés s'en défient; et comme la finesse vous donne une apparence de supériorité sur l'esprit des autres, leur amour-propre en est révolté. En montrant beaucoup de défiance, ils croient montrer à leur tour beaucoup d'esprit, et, craignant d'être dupes, ils se rendent ordinairement inaccessibles aux insinuations les plus simples et les moins équivoques. Un homme simple et franc fait, avec sa réputation de probité et de droiture, plus d'affaires dans un jour qu'un homme adroit n'en fera dans un an. Le génie des affaires consiste dans un esprit vaste,